

**Mandrin Grunec**

**ROMAN Z**

*Jem Edith*

Mandrin Grunec

Roman Z

© Mandrin Grunec, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4066-3

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

(Sous le nom d'**Éric Grundmann**)

*Blastes*, Joëlle Losfeld, 2000

Via Librinova :

(Sous le nom de **Mandrin Grunec**)

*L'Abducté*, Jem Edith, 2021

*Au Lycée Papillon*, Jem Edith, 2022

*Le monde mental ment  
Monumentalement.*

Jacques Prévert : *Paroles* (1946)

**I.**  
**PREMIERS CONTACTS**

J'étais attablé à la terrasse de la *Citadelle*, une brasserie sise à l'angle de la place Maurice Barrès et des allées Charles Maurras, d'où l'on peut jouir d'une des plus belles vues de Bézieu, selon le *Guide du Stellard*.

Cet espace couvrait un large panorama, depuis les marronniers du Jardin des Poètes jusqu'aux platanes du Grand Théâtre, en passant par les fontaines, les grands miroirs d'eau et la statue de bronze, toutes curiosités qu'il m'était difficile d'embrasser *d'un seul regard*. Bouger la tête sur l'axe du cou était certes envisageable, mais passablement risqué : on ne force pas des cervicales en cours de rodage. Mieux valait donc tourner autour de mon axe – la colonne vertébrale – comme un appareil de prises de vues effectue un panoramique. J'étais donc en train de pivoter sur moi-même, entraînant dans le mouvement cuisses et jambes, lorsque un être humain vint s'asseoir sur mes genoux.

Tiens, me dis-je, un brin contrarié, car je ne connaissais cet être ni d'Eve ni d'Adam. Je regardai à gauche, à droite, les clients, les passants : nul ne semblait s'étonner de la manœuvre – et la personne importune moins que toute autre, qui se carrait dans mon giron sans plus d'égards que pour une chaise de bistrot ! Ce fessier encombrant rendait tout geste incommode, en l'occurrence celui d'allonger le bras, en m'inclinant légèrement, pour plonger mon croissant dans mon grand crème.

À côté de la tasse, sur le rond de marbre, étaient alignées, par ordre de grandeur, les pièces de monnaie de la transaction, soit deux euros quatre-vingt-dix pour le café, un euro dix pour la viennoiserie, total quatre euros tout ronds, comme tous les jours depuis le samedi 4 septembre 2021. Le p'tit-déj était mon seul repas de la journée, ma prothèse gastrique n'en supportant pas davantage. Un repas de plus me rendait tout chose, et tout jaune. C'était parfois assez décourageant. J'avais beau prendre soin de ma peau, bannir gommage et nettoyage à sec, l'hydrater d'abondance en buvant des litres d'antésite, pratiquer le bullworker, le yoga pranayama, mon corps ne répondait pas toujours présent.

Il avait des hauts et des bas. Il ternissait, s'estompait, devenait inconsistant. En somme, malgré des exercices quotidiens de gonflette, je n'avais guère épaissi en six semaines, ma complexion restant parfois si transparente que je ne pouvais plus me voir dans une glace.

D'une manière générale, depuis mon assolissage, six semaines auparavant, j'avais un gros problème d'incarnation. Pour un oui ou pour un non, une contrariété, une inquiétude, une nostalgie, le *mal de l'étoile*, je pouvais m'éclipser, devenir plus ou moins invisible, voir les gens regarder à travers moi. J'avais de la peine à fixer mon apparence, à peser dans l'espace.

Pourtant ce matin, en quittant l'appart-hôtel de la rue Jacques Bainville, le grand miroir du hall d'entrée m'avait renvoyé une image en bonne et due forme, un beau visage de trentenaire, des cheveux mi-longs à la Cloclo, une stature athlétique, supérieure à la moyenne, revêtue d'habits seyants, quoiqu'un peu guindés, costume gris perle extra-slim en laine vierge, chemise blanche en coton peigné, cravate de soie turquoise – la pince était-elle bien utile ? – sans oublier les richelieus anthracite, ce qui m'avait valu les sifflets ironiques des ados maghrébins vautreés sur les marches en train d'écouter leur musique :

*Baby Girl t'es ma meuf t'es ma go*

*T'es la seule que j'emmène au McDo*

Au bout de la rue, juste à l'angle de la rue Joseph de Maistre, j'avais manqué heurter un quidam évoluant en sens inverse : son brusque écart prouvait que j'étais encore visible à ce moment-là. Mon effacement, d'abord visuel, puis tactile, sans doute olfactif, bref total, avait dû être progressif sur le trajet qui allait de la rue du 25 octobre 732 à la place des Croisades, puis de cette place à la *Citadelle*, j'étais comme inexistant, et c'est cette créature assise sur mes genoux qui m'en faisait prendre conscience.

J'étais comme inexistant pour les autres, mais pas pour moi. Tous mes sens étaient intacts, en l'occurrence le toucher. Qu'elle m'écrase les quadriceps, passe encore, me dis-je, mais comprimer un fémur flambant neuf, avec un os pas très compact, voire spongieux, et un canal médullaire fraîchement usiné, n'est-ce pas menacer de sténose une moelle jaune toute jeune ? Sans doute le périoste, surface osseuse restée tactile, chatouillait-il son fondement, car sans se lever, juste en haussant les fesses, elle épousseta de son mouchoir bleu ce qu'elle pensait être l'osier de la chaise, comme pour en chasser quelque brindille, puis s'étant rassise, tortillant encore un peu du cul, se commanda un grand café au lait, que le garçon, manifestement sous le charme, lui apportait déjà tout fumant. Après avoir soufflé un peu dessus, elle le buvait à petites gorgées, en se détendant.

Sous elle, moi aussi, je me détendais. Confort à tous les étages. Je prenais mes



aises sous cette chair qui ne pouvait pas me sentir. Ni sentir mes côtes effleurer son dos, et mes bras envelopper son torse, et mes mains, en une descente légère, contourner ses courbes, bien sensibles sous le blouson de daim. Même frôlement pour la remontée : pas question de l'alarmer.

Je poursuivais l'exploration en toute discrétion. Le cintre singulier de la taille, après l'évasement des hanches, communiqua à mes paumes d'étranges frissons. Il me vint des audaces. Mes doigts sur ses seins hasardèrent deux ou trois menues pressions. Pas de doute : on avait affaire à un spécimen d'Humaine récent, souple, élastique. Une lumière veloutée s'en dégageait, ronde et charnue, qui donnait envie, étrangement, de mordre dedans. La peau lisse et blanche avait l'air savoureuse. Mais plutôt que d'y planter les dents, je posai les lèvres, en galant homme, sur la minceur exquise du cou, tirai délicatement la langue, et léchai. Elle avait bon goût. Un goût de bonbon acidulé qui suggérait la tendre fermeté de l'abricot. Mon sens gustatif s'éveillait.

Moi qui m'étais cru insensible aux appâts ethniques, voire mû d'une sourde répulsion envers toute espèce allogène, j'éprouvais pour cette femelle aux longs poils jaunes – j'en étais le premier surpris – un certain attrait, voire un attrait certain. En somme elle m'attirait comme un aimant. Aussi dès que s'étant dressée sur ses tibias elle se mit à trotter lui emboîtai-je le pas.

## 99

Pour rester dans son sillon odorifère, loin des odeurs de gaz d'échappement, mon sens de l'orientation n'ayant pas encore acquis tous les réflexes, il me fallut faire appel à la technique.

Pour les parfums fruités, proches des eaux de Cologne, et les parfums ambrés, aux arômes de vanille, tapoter la narine gauche ; pour les parfums boisés, santal, vétiver ou bouleau, et les parfums fleuris, muguet, rose, aubépine, etc., tapoter la narine droite. Je tapotai l'un et l'autre, à tout hasard, un instant perdu entre les notes de fond, de tête ou de cœur, jusqu'à équilibrer ma marche à vue de nez derrière elle.

Depuis mon agaïage, la marche, corrélée à la mobilité du regard, m'avait valu bien des sueurs. J'avais indéniablement des problèmes *d'axe*. L'axe transversal, comme on l'a vu, je distinguais d'ailleurs mal la gauche de la droite. L'axe longitudinal, pas trop : je faisais sans effort mes squats tous les matins. L'axe sagittal enfin, mais surtout en marche arrière, quoique la marche avant manquât de naturel.

Au départ, progressant par paliers, selon les conseils physiologiques de mon

entraîneur, je m'appliquais à ne regarder que devant moi, comme ces chevaux à œillères dans les films N&B visionnés lors de mon stage préparatoire, notamment le « cheval de la guerre » au début de *Jeux Interdits*, ou le cheval de la calèche qui emmène Jeanne Moreau chez son nouveau patron, dans la première séquence du *Journal d'une femme de chambre* – initiation à l'image (animée par un critique des *Feuillets du Cinéma*, le gaïo-déhelkien Arnaud Hébron) qui ne constituait qu'une toute petite partie de la préparation au Voyage. La formation, physique et mentale, s'était déroulée pendant de longs mois dans la Capsule, à égale distance de nos deux planètes, soit deux années-lumière et des poussières d'étoile – entraînement dur et intensif qui m'en avait fait baver, comme on dit ici : bombardé d'images, de sons, d'odeurs, de goûts et quelquefois de coups, comme une molécule secouée par les décharges électriques des éclairs et les rayons ultra-violet dans la soupe primitive, j'avais dû me plier au système de pensée des Humains et surtout au corps que j'aurais à subir : sa locomotion, son équilibre, son poids. Et maintenant là, sur cette terre, passant du laboratoire à la vraie vie, quelque chose se débloquent dans le mouvement même.

Mon allure un peu chancelante au début, puis de plus en plus sûre, subissait l'attraction de cette entité qui, je l'ai dit, n'était pas sans grâce. Il me suffisait pour la suivre de me mettre dans son ombre parfumée qui flottait derrière elle comme une traîne de thé vert, de bigarade et de jasmin. Mon sens olfactif indéniablement s'affinait. De même l'auditif, mais presque trop, à faire mal : escarpins claquant dans le brouhaha lumineux des jets d'eau, puis talons résonant le long d'une venelle pavée, avant que la sonorité clinquante se dissolve avec les photons dans un espace plein de chicanes. À force de tourner sur cette place sans nom, extensive et tordue, je faillis me perdre, et la perdre aussi, mais la voilà qui s'engageait dans une avenue flanquée de façades immaculées. Je m'y aventurai à mon tour. Une lumière obscure l'aspirait et m'aspirait avec elle au fond.

L'avenue que je descendais s'éclairait sombrement comme si le diaphragme de ma caméra interne se resserrait excessivement à mesure que la lumière s'intensifiait, si bien que le plus éblouissant soleil impressionnait mal la pellicule. Mon appareil visuel, comme engourdi, patinait : était-ce la pupille qui peinait à se dilater, ou le cristallin à focaliser les rayons, ou la rétine à imprimer les images ? En attendant de consulter la notice d'emploi, je me rappelai que pour optimiser la vision, sur le modèle corporel qu'on m'avait taillé, il convenait d'appuyer sur le coude, plus précisément son apophyse, dite *olécrane*, mais l'olécrane gauche ou droit ? Il me semblait que le droit gérait plutôt la précision et le gauche la luminosité, mais sans certitude, et d'ailleurs dans quel sens faire